

DOSSIER DE PRESSE

Dans la peau d'un **végan**

Un documentaire de
Mathurin PESCHET



RÉSUMÉ

De plus en plus influents, les militants de la cause animale œuvrent pour que l'humanité cesse d'exploiter les animaux. De mon côté, je suis depuis toujours omnivore. Mais depuis quelque temps une question me taraude : pourquoi continuer à tuer des animaux si on peut faire autrement ? Pour mieux comprendre, je me lance un défi : être végétarien pendant 100 jours !

TEASER

<https://vimeo.com/881996686>



« Pourquoi vouloir une homogénéisation des idées. Moi, je suis abolitionniste, je pense que je ne mangerai plus jamais viande, poisson, etc. Je pense que le progrès moral, je pèse mes mots, c'est l'abolition de l'exploitation animale. Ensuite, je suis philosophe politique : on peut pas être pur, comme dans sa cuisine. Il faut négocier avec des gens qui ont des intérêts et des avis différents. Et donc il faut trouver des points d'accord sur fond de désaccord. C'est ça la négociation, c'est ça politiser la condition animale. L'humanité est à près de 8 milliards ; il y a une pression environnementale qui fait qu'on est obligé de changer de modèles et d'habitudes. Sinon ce n'est pas tenable, sinon le mot transition écologique n'a aucun sens. »

Corine Pelluchon, philosophe

« J'ai lu les livres antispécistes, j'ai lu Peter Singer... Ça a remis pas mal en question mon travail avec le cheval et mon usage du cheval. Par exemple, je faisais de la compétition mais maintenant j'ai besoin que ça ait un sens et c'est en partie lié à ces lectures. Par contre, ça m'a conforté dans l'idée que la solution n'est pas de rompre le lien avec les animaux mais de le reconstruire. Ce n'est pas comme s'il n'y avait que l'industrie ou le véganisme : il y a un autre chemin, celui de la paysannerie. Ce qui est archaïque, c'est la parenthèse agro-industrielle : on va dans le mur avec ça. [...] Nous, humains, on est des animaux comme les autres, c'est d'ailleurs la thèse antispéciste. Le droit à la subsistance nous autorise à accéder à l'alimentation qui nous est la plus proche dans nos territoires et donc à tuer des animaux pour nous nourrir. La question n'est pas sur ce plan moral-là, mais comment améliorer la vie des animaux et les tuer dignement. C'est ce qui nous interroge et qu'on porte à la Confédération paysanne. C'est un problème sociétal, d'ailleurs, que d'exclure la mort : chez les humains aussi. »

Stéphane Galais, éleveur et secrétaire général de la Confédération paysanne



INTENTIONS

Mes précédents films, tous en lien avec les questions environnementales ou agricoles, m'ont amené à la croisée des chemins. Je suis un citoyen plutôt proche des écologistes. Sur le thème de la cause animale, les écologistes condamnent les élevages industriels et préconisent au minimum une réduction de la consommation de viande issue de ces systèmes, voire de passer au végétarisme ou au véganisme. De mon côté, au fil de mes documentaires, de *L'enfer vert des bretons* jusqu'à *Le Dernier des laitiers*, j'ai rencontré de nombreux éleveurs de ma région, je me suis confronté à leur vision du monde et me suis rapproché d'eux. J'ai notamment observé l'importance du lien qui les unit, pour la plupart, à leurs animaux. Et j'ai vu à quel point ce lien historique, culturel, était mis à mal par l'industrialisation en marche de l'agriculture. Ces fréquentations paysannes ont changé mon regard et je me surprends moi-même, dans certaines discussions, à défendre les éleveurs contre les critiques parfois sans nuances de mes amis écologistes. Au milieu du gué, me voilà bien perplexe.

Je me sens un peu coupé en deux, une partie de moi voulant libérer ces animaux quand l'autre s'accommode de les manger. Sur des sites qui parlent de véganisme, j'ai trouvé l'explication de ma schizophrénie alimentaire. Comme beaucoup, je serais victime de dissonance cognitive, c'est à dire que j'éprouve une contradiction morale intérieure entre la souffrance que j'ai constatée et l'habitude plutôt agréable de manger de la viande et des produits laitiers. Au fil des années, ce malaise persiste, comme si mon regard sur le monde s'était désenchanté et que je ne voulais pas m'y résigner.



Et si, après tout, les végans avaient raison ? Une chose est sûre, je pense qu'il est utile de nouer le dialogue avec eux. Même si nous ne sommes pas d'accord, notre rencontre pourrait bien changer mon regard sur le monde. Il y a là un sillon que j'ai envie de continuer à creuser. De plus, je dois bien l'avouer, la question de fond que pose le véganisme me bouscule. Elle est simple et radicale. Pourquoi tuer et manger des animaux si on peut se nourrir et se vêtir autrement ? Cette question existentielle interroge en fait un des fondements de notre civilisation. En effet, l'élevage est apparu au moment où nous sommes devenus sédentaires, soit depuis environ 10 000 ans !

Nous sommes le fruit de cette longue histoire et voilà qu'aujourd'hui certains voudraient mettre fin à ce compagnonnage. Est-ce un progrès pour l'humanité qui s'annonce ou au contraire un pas de plus dans la mauvaise direction ? C'est la question qui m'anime.



ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

L'envie de réaliser ce film a émergé, pourrait-on dire, suite à une discussion animée avec des végans à l'occasion de la projection de l'un de vos précédents films, Cousins comme cochon. Pourquoi cette discussion vous a-t-elle autant marqué ?

Parce qu'il y a eu un sacré débat avec le public ! C'était une asso « végan friendly » qui avait organisé l'événement et il y avait effectivement pas mal de végan.e.s présent.e.s. Et on s'est frittés... Je défendais par exemple la tuerie du cochon à l'ancienne que j'avais vécu sur l'île de Sein, une tradition festive et conviviale pour les participants (pas pour le cochon, c'est sûr). Pour expliquer que les traditions pouvaient aussi être mauvaises, une spectatrice comparait ça à l'excision en Afrique. On avait du mal à se comprendre, à parler un langage commun. Malgré tout, par la suite, ça m'a fait pas mal réfléchir et certains de leurs arguments étaient forts, comme notamment : pourquoi faire subir ça au cochon si on peut faire autrement ? Cette question est devenue centrale pour le film. À cette époque, l'association L214 commençait à faire pas mal parler d'elle avec des images en caméras cachées dans des abattoirs. En fait, on travaillait sur les mêmes thèmes, mais avec des approches complètement différentes !



Comment est née l'idée d'appuyer la réalisation de ce film sur l'expérimentation de ce mode d'alimentation, qui n'est pas la vôtre au départ, et même sur l'expérimentation de la mise à mort ?

J'ai déjà « expérimenté l'expérimentation », si je puis dire ! Dans Les Huileux, j'ai roulé à l'huile de friture pour aller à la rencontre de ceux qui pratiquaient ça aux quatre coins de l'Hexagone... Ça favorise l'empathie avec les personnages, ça enseigne pas mal de choses et surtout c'est un très bon moteur narratif ! Pour le projet sur les végans, on a pas mal cherché avec Gilles Padovani, mon producteur, comment aborder ce thème. Cette idée est arrivée comme ça, au bout d'un moment, par rumination on pourrait dire. Après, c'était nettement plus impliquant que de rouler à l'huile ! La nourriture, les repas, les courses, c'est tout le temps... Ce n'était plus de carburant alternatif pour ma bagnole dont on parlait mais de mon propre carburant quotidien. Rétrospectivement, ça a été quand même un sacré truc à vivre, surtout de tout changer du jour au lendemain. Il y avait aussi dans ce choix une certaine forme d'inconscience. À ceux et celles qui veulent se lancer, je dirais : allez y progressivement, ça vous évitera quelques désordres digestifs ! Quant à la mise à mort, sans trop en dire sur le film, c'est quelque chose qu'il fallait que j'affronte à un moment ou à un autre. Et que devrait affronter tout omnivore, d'ailleurs.

Comment a émergé la forme du journal filmé ?

Une fois l'idée de devenir végan validée, il fallait trouver une façon de raconter. Comme ça avait lieu dans la sphère intime, sur 100 jours au départ, il fallait garder la trace de ce qui se passait au jour le jour. D'où l'idée du journal filmé. Avec Nedjma Berder, le chef opérateur, on a imaginé un petit dispositif pour que je puisse me filmer tout seul. Un face caméra tout simple avec une option pour filmer l'assiette si c'était pendant les repas. Au fil des jours, j'ai tourné ce journal souvent en soirée quand ma famille nombreuse était au lit, sinon c'était trop le bazar ! Au montage, avec Emmanuelle Pencalet, on s'est pas mal servi de ce journal, surtout du son en fait, qui est devenu une sorte de voix intérieure, une voix-off mais moins écrite que d'habitude, plus spontanée.

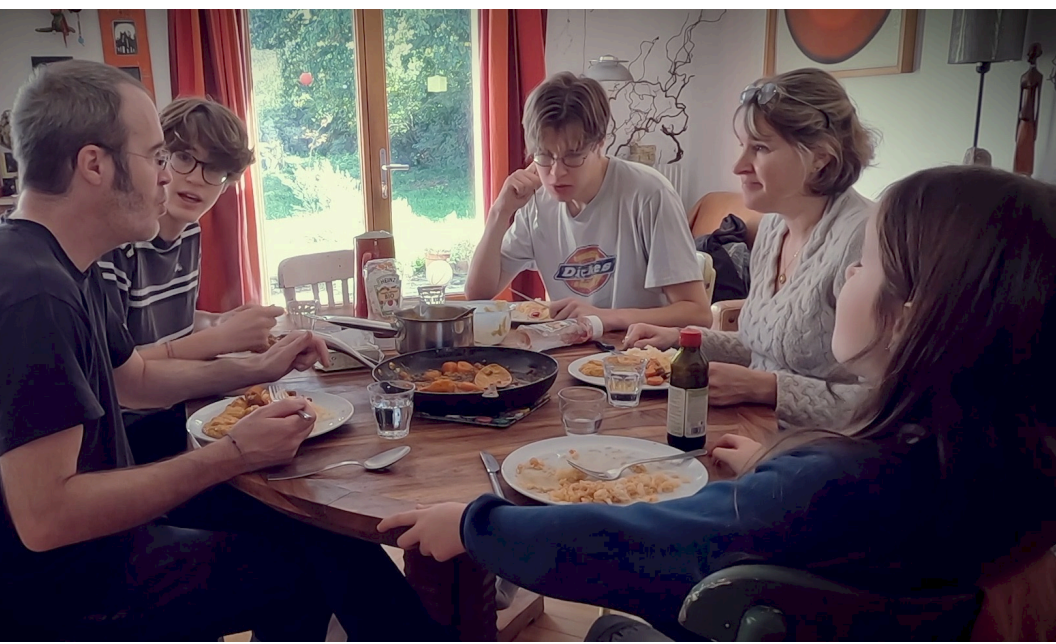
Vous êtes allé à la rencontre de militants, de paysans, d'intellectuels et vous vous êtes confrontés aux convictions des deux parties, végans d'abord, puis non végans. C'est une méthode que vous avez déjà adoptée pour d'autres films, comme dans *Le Dernier des laitiers*. Pouvez-vous nous expliquer le choix de cette démarche ?

C'est ma manière de fonctionner, j'aime aller voir un bord, puis l'autre, révéler les oppositions mais aussi les communs, travailler cette matière entre des positions a priori irréconciliables. Nous, les conteurs d'histoires, on peut essayer d'être des raccommodeurs, en tous cas c'est comme ça que je le vis et c'est ce qui me motive : donner à voir le réel avec la vision d'un autre. J'ai bien conscience de la portée limitée d'un film documentaire mais si ça participe à dépasser un peu les clivages et à améliorer le "vivre ensemble", c'est que j'ai fait le job.

A-t-il été facile de convaincre famille et amis de faire partie du film ? Qu'ont-ils, eux, retiré de votre expérience à vous ?

Non ça n'a pas été facile ! Pour la famille, Ils m'ont dit d'abord "non", puis "oui mais" ou "oui si". Je leur ai un peu forcé la main et souvent ils me disaient d'éteindre la caméra. Après, une fois l'aventure lancée, ma compagne m'a beaucoup aidé et supporté... et heureusement ! Sans elle, ça n'aurait pas été jouable. Le piètre cuisinier que j'étais a dû faire des progrès à marche forcée et je passais beaucoup de temps à la cuisine, à essayer tant bien que mal de faire de bons petits plats végétaux. Être végétarien dans une famille qui ne l'est pas, ça reste compliqué. Surtout avec mes fils qui étaient dans une sorte d'opposition radicale, ça, ils savent bien faire. Avec ma fille, ça a fonctionné un peu mieux, on a pu dialoguer sur le sujet. Aujourd'hui, c'est elle qui a le plus changé et elle n'est pas loin du végétarisme. Au final, en famille, c'est le côté humoristique qui l'a souvent emporté, ça nous a aussi fait pas mal rigoler cette affaire, même si c'était souvent à mes dépens.

Avec les amis, en général ils manifestaient un intérêt bienveillant et ça a été l'occasion de pas mal de discussions sur le fond ! C'est un thème qui touche tout le monde, avec des avis plutôt très tranchés. C'est aussi grâce aux amis que j'ai amélioré mes recettes et ça c'était très sympa, apprendre à faire un dahl avec Alain, des rouleaux de printemps végétaux avec Jacqueline ; c'était le bon côté de ce défi. J'ai l'impression que ça a fait bouger certains de position, d'habitudes. En tous cas ce sont les retours que j'ai eus. Il y a certainement un effet mimétisme ou miroir qui a joué. Et puis, je l'ai senti tout au long du tournage, beaucoup de gens ont déjà commencé à réduire leur consommation de produits animaux ou souhaitent le faire. C'est un mouvement en marche. Vers où ? C'est toute la question du film.



À PROPOS DU RÉALISATEUR



Mathurin Peschet a débuté à Paris comme loueur de caméras puis chef-monteur, notamment au CNDP à Montrouge. Après une décennie à la capitale, il revient en Bretagne avec l'aventure TV Breizh pour une émission musicale puis pour le programme Bretons autour du monde. Progressivement, il passe derrière la caméra et parfois devant. En 2005, il réalise son premier film personnel sur un médecin breton installé en Thaïlande et activiste de la lutte contre le SIDA. Installé depuis à Douarnenez, il a réalisé une dizaine de documentaires . La plupart ont été sélectionnés dans de nombreux festivals en lien avec les questions environnementales, agricoles et marines, ainsi que de nombreux sujets pour l'émission Littoral de France 3 Ouest.

En 2023, il réalise *Dans la peau d'un végan*, un film où il expérimente lui-même le véganisme pendant 100 jours.

FICHE TECHNIQUE

Durée **52'**

Format de tournage **HD**

Formats de diffusion **DCP, ProRes 422, H264**

Année de copyright **2023**

EQUIPE TECHNIQUE

Image **Nedjma Berder, Mathurin Peschet**

Son **Olivier Pelletier, Chloé Dubset**

Montage **Emmanuelle Pencalet**

Musique originale **Arthur B. Gillette**

DIFFUSEURS

TVR, Tébéo, Tébésud

France 3 Bretagne

SOUTIENS

CNC

Région Bretagne

Procirep - Angoa

LIEUX DE TOURNAGE

Douarnenez

Paris

La Boussac

Rennes

Neuvillette en Charnie

Eygurande-et-Gardedeuil

CONTACTS

PRODUCTION

Mille et Une Films
27 avenue Louis Barthou - 35 000 Rennes
02 23 44 03 59

Emmanuelle Jacq
contact@mille-et-une-films.fr

DISTRIBUTION

distribution@mille-et-une-films.fr

